

Dans nos campagnes, on dit *ina brizi* pour un « petit peu, un brin ». En Forez, *braise*, d'après Gras. A Saint-Étienne, *bréysa*, comme l'indique cet hémistiche de Chapelon :

Quand j'amou quauqua bréysa...

« Quand j'aime quelque peu... »

« *Yquien le fit rire una braisa*, cela les fit un peu rire. »
(Cochard, *Dialogo de doux homos...*)

De s'approchié de leu, per li dire una brizi
Solamen de son fat...

« De s'approcher de lui pour lui dire un brin seulement de son affaire... » (*La Vieutenance du Courtisan*, pièce dauphinoise, 1560.)

Bevans on cop, bevans z'en dous;
Et dzamé trais nos ant fé pou.
On cop n'arrouze qu'ina *braiza*.

« Buvons un coup, buvons-en deux; — et jamais trois ne nous ont fait peur. — Un coup n'arrose que tant soit peu. » (*La Cozonaize*, chanson patoise, communiquée par le docte président de l'Académie du Gourguillon.)

Le bas latin disait *bricia*, et le roman *briza*; le Gévaudan dit *brena*, *embrena*, le Forez *braise*, le Languedoc *brizo* pour miette de pain. Quand j'étais en nourrice à Saint-Laurent, le Tienne, mon frère de lait, qui était gros mangeur, avait au fond des poches de son rondin tout plein de braises de pain.

Le roman *briza* et le languedocien *brizo* indiquent qu'il faut voir dans notre *braises* un substantif verbal tiré, probablement par apocope de l'infinitif, du verbe *briser*, comme nous avons tiré *abonde* d'*abonder*. La transformation de *i* en *ai* (*briser*, *braises*), n'a rien qui doive étonner. De nombreux exemples en existent : *Marraine* (*matrina*), *glaise* (*glîtea*), *daigne* (*digno*), etc. Dans le bas Dauphiné, au reste, on dit simplement des *brises* de pain.

*
* *

Mon petit chou, n'est-ce pas une charmante expression de tendresse ? Je me souviens que, sur le coin du brouillon d'une lettre à